

chesses destinées au soulagement des malheureux, déposerez aujourd'hui vos dons dans le trésor de la miséricorde. Souffrez que je vous dise, en finissant, que peut-être en est-il, parmi ceux en faveur desquels on réclame vos secours, dont je pourrais dire ce que notre Saint disait tout à l'heure de ces infortunés enfans : « Que leur vie et leur mort sont en vos mains, qu'ils vivront si vous les assistez, mais qu'ils périront si votre compassion les abandonne. » Les effets vont montrer maintenant à quel point les exemples de notre Saint ont touché vos cœurs, et Dieu vous récompensera un jour à proportion des sacrifices que vous allez faire pour les membres souffrans de son Fils. Ainsi soit-il.

---

## SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LE

### DÉVOUEMENT RELIGIEUX;

PRÊCHÉ LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

---

*Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. (*Matth. II, 2.*)

C'EST en ces termes que les Mages, venus des extrémités de l'Orient dans la Judée, exposent aujourd'hui le motif et l'objet du long et pénible voyage qu'ils ont entrepris. Nous avons vu briller disent-ils, dans les régions lointaines que nous habitons, l'étoile de celui que les prophètes ont annoncé, et que l'univers attendait depuis tant de siècles; rompant aussitôt les liens les plus chers, nous arrachant à nos familles et à notre patrie, nous sommes venus chercher le roi du ciel, caché parmi les hommes, pour mettre à ses pieds nos cœurs et nos trésors: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Ne tiendriez-vous pas un langage tout semblable, vous, ma chère Sœur, qui êtes l'objet de cette cérémonie sainte, et à qui doivent s'adresser nos dis-

cours, si l'on vous demandait pourquoi fuyant le monde, vous éloignant de vos amis et de vos proches, vous êtes entrée dans cette maison de retraite et de silence? pourquoi vous désirez y fixer votre demeure, y prendre, avec un nouvel habit, un nom nouveau, et devenir membre d'une famille à laquelle le sang et la nature ne vous avaient point unie? Ne répondriez-vous pas: Une lumière céleste a brillé à mes yeux, dans la région des ombres de la mort; j'ai reconnu l'étoile qui devait me conduire vers mon Dieu, j'ai tout quitté pour la suivre; et me voici dans la maison de celui que j'adore, que je veux uniquement aimer, prêt à lui sacrifier avec joie toutes choses, pourvu seulement qu'il daigne agréer l'hommage d'un cœur qui ne respire que pour lui: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Qui n'applaudirait, ma chère Sœur, à des sentiments si généreux? qui ne vous estimerait heureuse d'être appelée aujourd'hui avec les Mages, ces glorieuses prémices de la gentilité, et de pouvoir offrir vos présents avec les leurs au Sauveur qui vient de naître? Approchez avec confiance à leur suite, qu'ils soient tout ensemble vos protecteurs, vos guides et vos modèles; ils ont tracé la route à toutes les âmes religieuses, et leur exemple est le plus utile sujet qu'on puisse proposer en ce moment à vos méditations. J'y trouve tout ce qui fait la sainteté et le mérite du dévouement religieux: premièrement, la vocation surnaturelle, si bien marquée par l'apparition de l'étoile miraculeuse; secondement, la séparation du monde, dont nous voyons le modèle dans la promptitude avec laquelle ils s'arrachent à tout ce qui leur est cher selon la nature; troisièmement enfin, l'oblation de soi-même et de toutes choses à Dieu, figurée par les dons et les offrandes qu'ils déposent aux pieds de Jésus-Christ: *Apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera* (1). Ainsi, tout le sujet de cet entretien est renfermé dans ces trois mots:

(1) Matth. II, 11.

vocation, séparation, oblation, qui vont devenir pour vous, ma chère Sœur, une source abondante d'instructions, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Reine des vierges.—*Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Considérons d'abord, dans l'exemple des Mages les caractères d'une véritable vocation. Premièrement, la vocation religieuse doit venir du ciel; aussi est-ce dans le ciel que ces sages de l'Orient aperçoivent l'étoile qui les avertit et les appelle. Ce n'est pas une de ces lueurs trompeuses, produites par les vapeurs grossières qui s'élèvent de la fange et du limon de la terre: ce n'est pas un de ces météores éclatants que des vapeurs plus subtiles forment quelquefois dans les airs, et qui n'éblouissent un moment les regards, que pour s'évanouir aussitôt. C'est un astre qui brille dans le firmament, et que la main de Dieu même y a placé pour les éclairer et les conduire: *Vidimus stellam ejus.* Une telle lumière ne les saurait tromper; toute autre ne leur inspirerait qu'une juste défiance. C'est ainsi que toute vocation humaine et terrestre à un état saint et parfait, est non-seulement suspecte, mais fautive et profane. Ces vocations, enfantées par la chair et le sang, pouvaient n'être point rares autrefois, lorsque le cloître et le sanctuaire renfermaient d'autres richesses que celle de la grâce, offraient d'autres honneurs et d'autres distinctions que celles de la vertu. Le monde, qui a toujours regardé comme sa proie tout ce qui peut tourner au profit de l'ambition ou de l'avarice, poussait alors ses sectateurs vers ces professions saintes, aussi fortement qu'il les en détourne aujourd'hui, qu'elles ne présentent presque aucun appât à la cupidité. Nous retirerons du moins ce fruit de nos pertes et de nos cruelles disgrâces, que les vocations désormais seront plus pures et plus légitimes. Assis sur les tristes ruines de notre antique grandeur, nous pour-

rons espérer du moins que l'hypocrisie et le sordide intérêt seront rarement tentés de nous disputer ces débris, et de venir partager nos humiliations et notre misère. Puissent, en effet, des passions si viles s'éloigner à jamais des asiles de la virginité, et surtout des degrés de l'autel ! Mais ce ne serait pas non plus se consacrer au Seigneur par des vues assez nobles, que de chercher dans la religion les douceurs d'une vie tranquille, l'affranchissement des inquiétudes et des peines attachées aux engagements du siècle, les charmes d'un commerce innocent et paisible avec de vertueuses compagnes, un repos assuré pour les jours de sa vieillesse. Il faut des vues plus élevées ; il faut que le trait qui perce le cœur parte d'en-haut ; qu'une lumière divine se répande dans l'esprit ; que, dissipant les nuages de nos préjugés et les ténèbres de nos erreurs, elle nous montre, comme dans un jour éclatant, le néant du monde et tout ce qui se passe avec lui, l'effrayante rapidité de ce torrent de la vie, qui s'écoule sans cesse, et qui bientôt ira s'abîmer dans le vaste sein de l'éternité. Il faut que l'âme, étonnée à la vue de cet avenir sans bornes qui se déploie devant elle, et qui peut commencer à toute heure, s'écrie avec un salutaire effroi : « Que me servirait de gagner l'univers, si je venais à me perdre moi-même pour toujours ? » Il faut que le dégoût des vains plaisirs et des biens périssables succède à l'estime et à l'amour insensé qu'on en avait conçu ; que tous les penchans et toutes les affections du cœur retirés des créatures se portent vers Dieu seul ; qu'on apprenne à aimer pour lui les privations et les sacrifices ; que, les yeux attachés sur la croix sanglante du Sauveur, on n'aspire plus qu'à se crucifier et à mourir avec lui. Telle est la vocation véritable et céleste, la plus précieuse peut-être des grâces que le Seigneur tienne en réserve dans le trésor infini de ses miséricordes. Oh ! combien d'âmes ont dû leur salut à cette grâce seule, et sans elle auraient péri misérablement au milieu des dangers et des séductions du monde !

Pour mieux sentir le prix de cette faveur, considérons, en second lieu, que la vocation religieuse n'est pas une grâce générale et commune, mais une grâce singulière et spéciale, qui n'est accordée qu'à ceux qu'il plaît au Seigneur de discerner et de choisir. L'étoile qui apparaît aux Mages, n'est visible que pour eux seuls. Malgré son éclat, elle échappe aux regards et à l'attention des nombreux observateurs du ciel, qui remplissent l'Orient. Pour la découvrir, les yeux de la chair ne suffisent pas, l'étude et la science des astres n'est d'aucun secours ; il faut avoir reçu ces yeux éclairés du cœur, que Dieu donne à qui il veut, et sans lesquels on demeure aveugle au milieu de la lumière même : *Illuminatos oculos cordis* (1). Quel est le fondement de ses préférences divines ? pourquoi, mes chères Sœurs, avez-vous été l'objet du choix particulier de notre grand Dieu ? pourquoi accorde-t-il à quelques-uns ce qu'il refuse à une multitude d'autres ? C'est un secret qu'il s'est réservé à lui-même ; il est le maître de ses dons ; son Evangile ne nous apprend pas autre chose à cet égard, sinon que, de deux personnes qui se trouvent ensemble dans un même champ, ou qui travaillent à une même meule, l'une sera choisie, et l'autre laissée : *Una assumetur, et una relinquetur* (2). Voilà tout ce que nous savons de ce mystère, et tout ce que nous en pouvons dire. Mais aussi voilà ce que l'expérience confirme tous les jours. Deux Sœurs, deux amies ont été élevées sous le même toit : l'une éclairée d'une lumière secrète, ne peut estimer que les biens solides et éternels, l'autre ne peut se désabuser des vanités et des bagatelles qui amusent les enfans du siècle : les intérêts de la terre sont pour celle-ci ; ceux du ciel touchent uniquement celle-là : l'une est éprise des créatures ; l'autre ne connaît d'aimable que le créateur : l'une met son bonheur à resserrer et multiplier les liens qui l'attachent au monde ; l'autre ne songe qu'à

(1) Eph. 1, 18.

(2) Matth. xxiv, 41.

les rompre et à s'en dégager, comme un oiseau du filet de l'oiseleur, pour pouvoir prendre librement son essor vers son Dieu. D'où peut venir une si étonnante et si extrême différence? sinon, de ce que l'une suit la pente de la nature, et que l'autre est élevée par la grâce d'une vocation spéciale, au-dessus de tous les penchans naturels. Cette grâce, dont les effets sont si admirables, agit sous mille formes, et en mille manières diverses. Chez les uns, c'est comme un germe précieux, déposé dans leur sein dès la naissance, qui se développe avec les années, et produit son fruit en son temps. Chez d'autres, c'est un sentiment nouveau tardif, qui, s'introduisant dans l'âme à la suite des affections terrestres, les bannit peu à peu et attire tout à soi. Quelquefois c'est un trait soudain de lumière, qui, pénétrant en un clin d'œil toute la substance de l'âme, la ravit hors d'elle-même et la porte aux plus étonnantes, aux plus héroïques résolutions. Tel fut le transport qu'éprouva le jeune Antoine, lorsque, à la lecture d'une parole de l'Évangile, il distribua tous ses biens aux pauvres, et courut s'ensevelir dans le désert. Tantôt c'est une étincelle brûlante qui, tombant sur le cœur d'une Magdeleine ou d'un Augustin, y allume un grand incendie, une flamme dévorante, qui consume et les passions et les sentimens humains, et enfin tout l'homme devenu la victime et l'holocauste du divin amour. Tantôt c'est un coup de foudre qui abat et renverse le pécheur dans la voie même du crime, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas, et d'un ennemi de Dieu; d'un vase d'ignominie et de colère, en fait à l'instant même un pénitent, un saint, un vase d'honneur et d'élection. Tantôt enfin, ma Sœur, c'est une voix intérieure et puissante, qui, appelant une personne trop éprise du monde, au moment peut-être où elle va se lier à lui par des nœuds que la mort seule pourrait rompre, lui fait entendre dans le fond du cœur ces douces et victorieuses paroles; Ecoute, ô ma fille! et considère l'échange que

je te viens proposer: *Audi, filia, et vide*: si tu oublies ton peuple et la maison de ton père, si tu renonces à un établissement terrestre et à un époux mortel: *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*; le roi du ciel qui te parle te donnera lui-même son cœur et t'ouvrira tous les trésors de son amour: *Concupiscet rex decorem tuum*, aux titres de fille et de servante ajoutera celui d'épouse et de ton Seigneur et de ton Dieu: *Quoniam ipse est Dominus Deus tuus* (1). C'est à vous, ma chère Sœur, à nous dire comment on répond à ces offres du souverain Maître de l'univers, de l'amant divin de nos âmes.

Le troisième et dernier caractère que j'ai à considérer dans la vocation religieuse, c'est la joie sainte qui l'accompagne. L'Évangile de ce jour nous apprend que les Mages, voyant l'étoile qui les conduisait s'arrêter au-dessus de l'étable de Bethléem, et jugeant par là qu'ils touchaient au terme de leur course, furent transportés de la joie la plus vive: *Videntes stellam, gavisii sunt gaudio magno, valde* (2). Telle est la vive allégresse d'une âme appelée de Dieu, lorsqu'elle voit approcher le terme de ses désirs et l'heure du sacrifice. A chaque pas qu'elle a fait dans la carrière de sa vocation, elle a senti croître son bonheur. Admise d'abord dans une maison sainte, elle s'est crue introduite dans les parvis de la Jérusalem céleste; les barrières sacrées dont elle se voit environnée, retraçant à ses yeux l'enceinte et les remparts de cette cité immortelle; les chants des vierges consacrées au Seigneur, sont pour elle les concerts mêmes des anges; quand le moment est venu de quitter l'habit profane du siècle, il lui semble qu'elle se dépouille à la fois de toutes les vanités du monde, et presque des misères de la mortalité; le vêtement nouveau dont elle se couvre est sa robe nuptiale et son manteau de gloire; les épreuves qu'elle va subir redoublent son ardeur, et ne lui promettent que des jouissances nou-

(1) Ps. XLIV, 11 et 12.

(2) Matth. II, 10.

velles; tout la charme et la console. Quel sera donc le ravissement de sa joie, lorsque arrivera enfin le jour où elle pourra célébrer les noces de l'Agneau, et s'unir par des vœux irrévocables à celui qu'elle adore? *Gavisi sunt gaudio magno valdè.* Il ne s'agit pas ici de cette joie enivrante et tumultueuse trop commune parmi les mondains, mais d'un sentiment calme et pur qui remplit l'âme et la satisfait, qui se manifeste plutôt par de douces larmes, que par des éclats bruyans; mais de ce céleste mélange de joie et de paix, dont parle saint Paul, et qui est un des premiers fruit de l'Esprit-Saint: *Pax et gaudium in Spiritu sancto* (1); mais de ces chastes et ineffables délicesses de l'esprit, que ne sauraient imaginer ceux qui ne les ont pas goûtées, et que n'échangeraient pas contre tous les plaisirs de l'univers ceux qui les ont une fois connues.

Oh! mes Sœurs, que votre vocation doit donc vous être précieuse! que vous devez de reconnaissance et d'amour à celui qui a daigné vous appeler à une vie si heureuse et si sainte? que vous devez chérir les vœux sacrés qui vous y lient pour toujours! Et vous aussi, chrétiens du siècle, vous avez une grande et sublime vocation. Etre appelé au christianisme, c'est l'être à la sainteté même. Le grand Apôtre nommait souvent les fidèles à qui il écrivait, les saints appelés de Rome ou les saints appelés de Corinthe: *Vocatis sanctis* (2). Les Mages, qui furent les premiers des gentils appelés à la foi, furent aussi les premiers saints de la loi nouvelle. Les vœux de votre baptême, plus sacrés encore et plus irrévocables que ceux de ces vierges, sont un engagement formel à la sainteté propre de votre état. Un chrétien, infidèle à l'Évangile, n'est pas moins prévaricateur ni moins parjure qu'un religieux déserteur du cloître et violeur de ses sermens.

Mais avançons; et, après avoir vu, dans l'étoile

(1) Rom. xiv, 17.

(2) I. Cor. I, 2.

qui apparaît aux Mages, une figure de la vocation religieuse, voyons, mes Sœurs, dans leur départ de leur patrie, le modèle de la séparation qu'exige votre profession sainte. Ce sera le sujet de ma seconde réflexion.

#### SECOND POINT.

Il serait impossible de trouver des termes plus vifs et plus forts, pour exprimer la promptitude avec laquelle les Mages, à la vue de la lumière céleste, abandonnent tout pour la suivre, qu'ils se servent eux-mêmes, en entrant dans Jérusalem. Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus: *Vidimus stellam et venimus.* C'étaient des grands, des riches, des savans, des pères de famille; ils avaient des épouses et des enfans qui leur étaient chers, des affaires domestiques à régler, des intérêts politiques à ménager, des études à poursuivre, des entreprises à terminer, des projets à exécuter: rien ne les arrête; rien n'est mis en balance avec l'ordre du Ciel, ils voient et ils partent; point d'autre délibération, ni d'autre intervalle; se séparant de tout ce qu'ils aiment, laissant là tous les soins les plus importans de la vie, ils suivent, sans hésiter, la route où les conduit l'astre qui marche devant eux: *Vidimus et venimus.*

Voilà le modèle des personnes appelées à la perfection religieuse; c'est ainsi qu'elles doivent quitter toutes choses, pour entrer dans la voie du calvaire que leur vocation leur ouvre. Ce sont des victimes choisies et désignées par Dieu même, pour être immolées à son amour. Il faut qu'elles soient séparées de la foule, et mises à part pour le jour du sacrifice; qu'elles deviennent étrangères à la terre et au monde; qu'elles oublient toutes les créatures et en soient oubliées. Séparation pénible à la nature, mes Sœurs, qui renferme ce que l'austérité de votre état a de plus rigoureux, et qui en fait par conséquent le principal mérite.

L'âme que Dieu attire à lui, se sépare d'abord des assemblées et des plaisirs du monde. Non contente de ne point rechercher ce monde dangereux et corrupteur, non contente de le fuir, elle n'est tranquille que quand elle s'est mise à l'abri de ses atteintes, derrière les murs et les barrières d'une enceinte sacrée, où elle sait qu'il ne pourra la poursuivre, et d'où il ne sera plus permis à elle-même de sortir, pour se rapprocher du théâtre de ses scandales.

Elle se sépare, en second lieu, des conversations frivoles et inutiles. Ce n'est pas assez pour elle, de s'interdire ces entretiens profanes où la pudeur, la charité, la religion sont blessées à tout instant; ne voulant pas avoir à se reprocher même de ces paroles oiseuses, dont il faudra rendre compte au juste Juge, elle s'impose la loi salutaire du silence, elle ne pourra se délasser ou s'édifier par de pieux discours avec ses compagnes, qu'à des heures et dans une mesure réglées; elle n'ignore pas que, si la langue n'est captive, le recueillement bientôt se perd, l'esprit se dissipe, la dévotion se refroidit, et que moins on parle aux hommes, plus on trouve de consolation à s'entretenir avec Dieu.

Elle se sépare, troisièmement, des attaches et des amitiés sensibles: se souvenant que l'époux qu'elle a choisi se nomme le Dieu jaloux; elle craindrait de l'irriter, si elle partageait un moment son cœur entre lui et la créature; elle se défie des liaisons les plus innocentes et les plus légitimes. Ce n'est pas qu'elle cesse d'aimer ses proches et ses amis, qu'elle ne chérisse ses sœurs et toutes les personnes vertueuses; mais c'est pour Dieu seul et en Dieu qu'elle les aime. Elle ne cherche, dans cet amour tout spirituel, ni goût, ni satisfaction, ni vaine complaisance; elle réserve toute la tendresse et toute la vivacité de ses sentimens pour celui à qui elle s'est donnée tout entière; et, comme les eaux des fleuves vont se perdre dans l'Océan, toutes les affections de son cœur se perdent et s'abîment dans le sein immense de la charité divine.

Elle se sépare, quatrièmement, de tout intérêt de fortune, et de toute sollicitude pour des biens périssables. Servante et disciple de celui qui a dit: « Bienheureux les pauvres, » et qui, possédant toutes choses, a voulu vivre et mourir pauvre lui-même, elle embrasse non-seulement la pauvreté d'esprit qui n'est que le simple détachement, mais la pauvreté effective et réelle, qui est le dépouillement et l'abandon; elle renonce, autant qu'elle le peut, à ses propres droits; elle s'ôte à elle-même la disposition de ce qui lui appartient; et tandis que la soif d'acquérir brûle presque tous les hommes, elle ne connaît que le désir de se dépouiller et l'ambition de ne rien avoir.

Mais c'est peu encore que tout cela; ajoutons qu'elle se sépare d'elle-même et de toute elle-même: elle remet (qui le pourrait entendre sans étonnement?) elle remet en des mains étrangères son esprit et son cœur, son jugement et sa volonté, tout le gouvernement de ses facultés extérieures et intérieures, tout le soin de sa santé, de son repos, de ses intérêts et de sa vie; elle n'est plus à elle; elle n'a plus de liberté que pour obéir aux impressions qu'on lui donne, plus d'action que pour exécuter ce qu'on lui commande, plus de pensées que pour se conformer à celles d'autrui; elle abjure toute estime, tout amour de soi-même; elle apprend à se mépriser et se hair saintement; c'est le renoncement le plus absolu qui se puisse imaginer ici-bas.

Quelle est donc la solitude de cette âme ainsi séparée de toutes les créatures et d'elle-même? Qu'en dites-vous, mes Frères? ne vous semble-t-elle pas comme un arbre arraché de ses propres racines et de la terre qui le nourrissait et le portait? Croyez-vous que, dans cet état, elle soit malheureuse et délaissée? Ah! désabusez-vous, c'est dans ce dénuement qu'elle trouve Dieu, et avec lui tous les biens; c'est parce qu'elle est seule, qu'il se plaît à la visiter; c'est parce qu'elle est affamée, qu'il la nourrit du lait et du miel des consolations divines; c'est parce qu'elle est vide,

pauvre et dénuée, qu'il la remplit de sa grâce, et l'enrichit de tous ses dons ; c'est parce qu'elle a renoncé à tout intérêt propre, qu'il prend sur lui le soin de son bonheur, et lui donne dès à présent un délicieux avant-goût de la béatitude céleste. Voilà les fruits et les récompenses de cette séparation totale, si effrayante pour qui ne voit que l'apparence, mais si heureuse pour qui veut connaître et goûter.

Voilà ce qui rendait la solitude si chère aux Antoine et aux Hilarion ; ce qui entraînait les Bruno, les Bernard et les François de Paule dans le sein des profondes forêts et dans le fond des grottes et des cavernes. Voilà ce qui faisait trouver au Roi-Prophète tant de charmes dans la retraite ignorée où il se cachait, loin des regards des hommes et du bruit de sa cour, et demeurait en silence, comme le passereau solitaire sur un toit abandonné : *Tanquam passer solitarius in tecto* (1) ; ce qui faisait dire à ce même saint roi, que le désert est une terre riche et féconde, où croissent les plus belles fleurs et les fruits les plus exquis : *Pinguescent speciosa deserti* (2) ; et que les antres des montagnes sont le vrai séjour de la félicité et de l'allégresse : *Et exultatione colles accingentur* (3). Mais écoutez, ô vous toutes servantes de Jésus-Christ ! voilà les douceurs que ne goûtera jamais une personne religieuse qui ne veut mourir qu'à demi, qui, dans la maison de son Dieu, veut encore conserver des relations avec le monde, garder des mesures avec l'amour-propre, mettre des bornes à ses sacrifices. Ah ! qu'elles comprennent bien, Seigneur, ces âmes séparées, de quels avantages les priveraient les moindres réserves injustes, le moindre reste d'attache aux biens de la terre, qui, comme une funeste rouille, les défigurerait à vos yeux ; le moindre goût volontaire pour ces entretiens superflus où le cœur s'épanche vainement, ou pour ces amitiés toutes naturelles qui partagent les affections et af-

(1) Ps. CI, 8.

(2) Ps. LXIV, 13.

(3) Ps. LXIV, 13.

faiblissent votre amour. Que surtout celle qui aspire aujourd'hui à devenir votre épouse se souvienne que, si les privilèges attachés à ce glorieux titre sont grands et divins, ils veulent aussi être achetés leur prix ; que, si vous accordez aux vierges ferventes d'ineestimables faveurs, vous exigez que, pour les obtenir, elles sachent quitter tout le reste ; enfin que, si c'est ici votre royaume ou le chemin qui y conduit, c'est ce royaume qui souffre violence, ce pays de conquête que ravissent les grands cœurs et les âmes qui savent mourir.

Et vous, mes Frères, qu'une vocation plus commune appelle à vivre dans ce siècle, ne croyez pas que ce langage de séparation et de renoncement doive vous être entièrement étranger. Vos obligations, sans doute, ne sont pas les mêmes que celles des personnes consacrées au Seigneur, comme aussi vos récompenses ne seront pas égales ; mais il est néanmoins pour vous des sacrifices et des séparations indispensables. Ce n'est pas en vain que vous avez renoncé, par votre baptême, aux œuvres de Satan et à ses pompes, c'est-à-dire au péché et à tous les amusemens qui y conduisent. Tout ce qui met votre âme en péril vous est interdit, et le devoir de les fuir est tellement rigoureux, que Jésus-Christ va jusqu'à nous ordonner d'arracher notre œil, s'il nous est une occasion de chute, et de retrancher notre bras droit, s'il nous scandalise. Or, d'après cette règle seule, que de séparations à faire ! que de liaisons à rompre ! que de conversations à éviter ! que de sociétés à fuir ! que de curiosités, de lectures, de spectacles, de plaisirs à retrancher ! Mais ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point de morale ; je passe donc à ma troisième et dernière réflexion, et je vais montrer, en peu de mots, dans les dons et les offrandes des Mages, la figure de l'oblation que l'âme religieuse fait d'elle-même au Seigneur. Encore un moment d'attention (1).

(1) Ce troisième point ne s'est pas trouvé dans le manuscrit de l'Auteur.